

La nourriture, c'est l'amour. Les gens ne cessent de le dire, je l'entends de plus en plus souvent autour de moi, et je sais que c'est vrai. Pour moi, la réciproque n'était pas moins vraie : l'amour, c'était la nourriture.

Cette idée m'a été suggérée par une ancienne anorexique que j'avais invitée un soir chez moi en compagnie d'autres amis, il y a des années. J'avais dressé ma grande table à manger blanche avec des assiettes en porcelaine dépareillées et de vieux couverts, un modèle que j'avais longuement cherché à me procurer. Elle trônait au milieu du studio où je vivais à l'époque, et mon amie s'est approchée, laissant son regard errer sur tout ce que j'avais sorti. Un gros morceau de parmesan, un bol de haricots verts, un saladier contenant des pousses tendres et des lamelles de fenouil, le moule à soufflé des années quatre-vingt hérité de ma mère plein d'artichauts grillés, des broccolins à la vapeur assaisonnés à l'ail et au citron, et au centre, un profond plat en céramique dans lequel je m'apprêtais à verser des spaghettis *all'arrabbiata* fumants,

parsemés de basilic et de mozzarella de bufflonne à moitié fondu.

J'avais ouvert deux bouteilles de vin, rempli deux carafes d'eau et une corbeille d'un pain que j'avais préparé dans mon four à gaz le matin même, avant de le couper en tranches épaisses que mes invités, une fois attablés, rompraient et dégusteraient avec de l'huile d'olive et de la fleur de sel.

Elle contemplait tout ça en souriant.

Tu exprimes ton amour à travers la cuisine, m'a-t-elle dit.

J'ai baissé les yeux, muette. Il m'était impossible de la regarder en face maintenant qu'elle avait prononcé ces mots, et je fixais la table, envahie d'un sentiment de honte. D'une certaine manière, elle avait raison, mais je n'avais jamais énoncé cette idée aussi clairement qu'elle venait de le faire, comme si elle était libre de me dire tout et n'importe quoi. Je n'avais parlé à personne de mon rapport à la nourriture ni formulé les choses au fond de moi, et je me sentais bête que ce soit aussi évident pour les autres.

Aujourd'hui, quand j'y repense, je me rends compte qu'elle voulait peut-être simplement souligner la variété du langage de l'amour, la manière que chacun a de témoigner son amour aux personnes qui lui sont chères.

Mais peut-être avait-elle compris.

J'imagine que oui, parce qu'elle en savait long sur ce que pouvait représenter la nourriture et sur ce qu'on pouvait en faire, et je crois que c'est sa remarque qui m'a permis d'être lucide sur moi-même un peu plus tard, ce jour où j'ai

préparé du riz au lait à ma fille et où je me suis retrouvée face à mes propres paradoxes, à ma détresse, à ma faille.

Face à tout ce que je ne pouvais ni réaliser ni exprimer.

J'ai longtemps cru que cet épisode m'avait poussée à contacter vite des gens qui connaissaient plus ou moins le même problème pour leur demander de l'aide. En réalité, ça m'a pris beaucoup de temps. La mémoire est trompeuse. Qu'il est difficile de se rappeler sa vie. De se rappeler les choses dans le bon ordre, et pour ce qui est de cette affaire de nourriture, je ne sais plus comment tout a commencé, ni pourquoi.

Il paraît que le point de départ est souvent le premier de tous les aliments. Ce lait si gras et si sucré qui nourrit et apaise les nourrissons, qui soulage leurs souffrances. Il arrive que l'on cherche à le retrouver, que l'on veuille s'en régaler, blotti dans les bras de quelqu'un. Il peut sembler évident de parler d'un « nous », dans la mesure où nous avons tous besoin de manger pour vivre. Pourtant, nous sommes tous si différents. Je vois partout des gens qui expriment leur passion pour la cuisine, une cuisine simple, goûteuse, et je me demande s'il n'y aurait pas d'autres personnes comme moi, après tout.



Les gens me disent que je dois raconter mon histoire, parce que c'est le seul moyen de me libérer de tout ça. Non pas qu'elle ait quelque chose de spécial, c'est le genre de choses qu'on dit à tout le monde. Tel est leur credo, à ces gens qui ont l'air d'alcooliques repentis dès qu'ils prennent la parole, or beaucoup le sont, alcooliques ou toxicomanes, des hommes et des femmes qui ont arrêté de boire et de se droguer pour se mettre à manger.

Le problème, c'est que j'ignore comment raconter ce que ça représente pour moi. Je crains de ne pas avoir les mots. Je doute que ce récit me libère comme ils prétendent y être parvenus eux-mêmes, et je ne souhaite pas en faire une belle histoire.

Essaie quand même, insistent-ils.

Alors je me lance.

Je m'imagine une clémentine.

Voilà la première image qui me vient à l'esprit. Des clémentines. C'est l'hiver, la saison des agrumes, je dois avoir trois ans. Nous sommes en pleine journée, il fait encore clair

dehors et les fruits sont posés sur la grande table blanche. Il y en a treize, peut-être plus, mais c'est le chiffre qui m'est resté en tête, et les clémentines sont là, d'un orange flamboyant au milieu de tout le blanc de notre cuisine.

Je suis seule dans la pièce, plantée devant la table. Le silence règne dans l'appartement. Ma mère travaille comme d'habitude dans sa chambre, ainsi qu'elle le fait le week-end quand un de ses amis ne vient pas prendre un café à la maison ou se promener autour du lac à côté de chez nous. Je me vois grimper sur une chaise, me pencher sur le bord de la table blanche, le bras tendu, et attraper une clémentine que je serre dans mon poing.

Je la porte à mon nez et inspire son parfum tout en effleurant sa peau lisse du bout de la langue. Devant l'amertume, ma langue se rétracte comme un petit animal qui file se réfugier dans son terrier. Puis j'enfonce mes ongles dans l'écorce, et je sens s'échapper des petits nuages de vapeur acide.

Je commence par arracher un morceau pour sentir le fruit nu logé à l'intérieur, gorgé de jus, puis je l'épluche pelure après pelure. Une fois la clémentine défaits de sa peau, je retire deux quartiers. On dirait mes lèvres, mais cette pensée ne m'empêche pas de les séparer, de retirer la douce pellicule blanche qui les protégeait comme un filet, de coincer entre mes dents l'un des quartiers et de croquer. Le jus jaillit dans ma bouche, frais et vivifiant, une douceur qui envahit non seulement mon palais, mais toute ma personne et la pièce dans laquelle je me trouve.

Après avoir mâché et avalé, je mets en bouche le deuxième quartier et le croque à son tour, sentant sur mes papilles les fibres de la chair, triturant du bout de la langue les membranes restantes et absorbant le tout, avant d'attraper un autre quartier et de l'enfourner, puis un autre, et encore un. En mastiquant, j'avale le jus de travers et me mets à tousser, mais je ne tarde pas à me reprendre et à continuer de manger, et une fois que j'ai englouti la clémentine, je m'étire de tout mon long vers le centre de la grande table blanche pour en attraper une deuxième.

Me voilà submergée par une nouvelle impression qui vibre et se consume au fond de moi. Je les dévore les unes après les autres jusqu'à la dernière, et lorsque je constate qu'elles ont disparu aussi vite qu'elles étaient apparues, j'ai le sentiment qu'un poids incolore m'écrase lentement. Assise sur ma chaise, je fixe la table qui semble si différente avec cette montagne d'épluchures en lieu et place des fruits ronds si prometteurs posés là, un instant plus tôt. J'ai les mains qui collent. Je suis toujours seule dans la cuisine, cernée de vapeurs d'agrumes. J'ai pris une clémentine, l'ai goûtée et tous les fruits y sont passés. J'ai beau savoir que c'est moi et personne d'autre qui ai fait ça, j'ai du mal à comprendre ce qui s'est passé.

Soudain, j'entends la porte de la chambre de ma mère s'ouvrir à l'autre bout de l'appartement. Je me dépêche de rassembler les pelures et de descendre de ma chaise pour tenter de m'en débarrasser. Elle avait l'air si joyeuse en revenant de l'épicerie avec son sachet de clémentines, plus tôt

dans la journée. Les clémentines, ça fait partie de l'hiver, avait-elle dit, certaine que ça me plairait. Une petite épiluchure tombe par terre et, lorsque je me retourne, je constate que plusieurs m'ont échappé des mains. Des morceaux trop petits pour les rassembler.

Maman entre dans la cuisine avec sa tasse de thé. À la maison, elle passait son temps à boire du thé. Qu'est-ce que tu as fait ? me demande-t-elle. Ne sachant quoi répondre, j'essaie de retirer les pelures qui sont alignées par terre telle une trace dans mon sillage. Tu as mangé toutes les clémentines ?

Je suis sans voix.

Elle me fixe un certain temps, puis devant mon silence, elle se penche pour ramasser les épiluchures qu'elle jette à la poubelle, avant de remplir sa tasse avec la théière qui attend sur le plan de travail.

Je sors de la cuisine et file dans ma chambre pour jouer avec mes boîtes de thé. Il suffit d'ouvrir le couvercle et d'y plonger le nez pour sentir les arômes des feuilles qui flottent toujours à l'intérieur, le jasmin, le citron, le raisin muscat et l'osmanthus. Ma mère m'a appris à reconnaître et à désigner tous ces parfums, voilà manifestement quelque chose qui lui plaît, même si je vois qu'elle n'aime pas que je sois si sensible aux odeurs, que ça m'affecte, qu'une odeur qui ne dérange personne puisse m'accabler.

Je commence par aligner les boîtes, avant d'en faire un mur, puis une tour. Au bout d'un moment, je sens que quelque chose me démange, j'ai les jambes qui piquent, l'intérieur des cuisses, et quand je retire mon épais collant pour voir,



je découvre de grandes marques rouges sur ma peau. Mes ongles y laissent de longues traces blanches, gratter me fait du bien, même si ça empire les choses, et les picotements envahissent mon cou, mes avant-bras et mes mains.

Je retire mon pull et, une fois en sous-vêtements, je me gratte de plus belle, les démangeaisons s'intensifient encore. N'en pouvant plus et ne sachant quoi faire, je cours dans le couloir et à travers le vestibule en direction de la chambre de ma mère. J'ai beau savoir que je n'ai pas le droit de la déranger, je me glisse sur l'épaisse moquette blanche dont le sol est couvert jusqu'au fond de la pièce. Elle est à son bureau, penchée sur sa machine à écrire et ses papiers posés à côté de sa tasse noircie par le thé et une assiette ne contenant plus que des miettes. Maman, dis-je, et elle me répond par un mmh sans quitter des yeux son travail. Je me plante devant elle et me mets à pleurer, je laisse les larmes couler pour attirer son attention et lui montrer que j'ai une bonne raison de venir la déranger.

Elle pivote sur sa chaise et pose son regard sur moi, son visage se transforme en remarquant mes rougeurs, et elle se lève, l'air effrayée. M'enveloppant de sa chaleur et de son parfum bien à elle, elle me prend dans ses bras pour m'installer dans son lit, puis elle s'assied contre moi. J'adore toutes les odeurs qu'elle dégage. Surtout l'hiver, quand elles se mêlent au froid. J'aspire au parfum du cuir, de la fumée de cigarette, de l'eau de toilette qui imbibe son manteau en fourrure de loup quand elle vient me chercher, et aux émanations de sa peau, de son corps quand elle est à la maison, assise sur sa chaise ou allant et venant dans l'appartement.

Je nous observe dans le miroir accroché à côté du bureau, dans lequel elle a l'habitude de se regarder avant de sortir. Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle d'une voix différente de la sienne, non pas douce et grave, mais fragile et assez aiguë. Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Pendant qu'elle examinait les rougeurs, je me souviens que j'ai eu l'impression de m'échapper de mon corps, de me regarder de l'extérieur comme elle était en train de le faire.

Après m'avoir tâté le front, elle annonce que j'ai de la fièvre et attrape le lourd téléphone laissé par terre pour le mettre sur ses genoux, un bruit métallique retentissant de l'appareil. Elle saisit l'un des annuaires empilés sous sa table de chevet, le pose à côté d'elle sur le lit et cherche un numéro qu'elle ne tarde pas à composer. Puis elle reste là, le combiné en main et le téléphone sur les genoux, avec le long fil en spirale qui tombe sur ses jambes nues, elle a la peau si chaude, couverte de taches de rousseur, et exhale un parfum dans lequel je voudrais m'enfoncer pour ne jamais en sortir. Elle a travaillé toute la matinée vêtue de ce grand maillot de corps dans lequel elle dort, sans prendre le temps de s'habiller. Elle a un autre travail ; ce qu'elle fait le week-end, c'est en plus. Un gagne-pain, comme elle dit.

Je me tortille entre les draps tandis qu'elle parle, à l'autre bout du fil, avec quelqu'un qui l'interroge et qu'elle interroge – comment est-ce arrivé, y a-t-il un danger, que faut-il faire ? Après avoir raccroché, elle va dans la cuisine chercher une crème qu'elle a affirmé avoir dans la boîte à pharmacie rangée dans le cagibi. Elle revient avec le tube en main, en extrait une noix, et tout en l'étalant sur mes

rougeurs, elle me caresse les cheveux et chante jusqu'à ce que je m'endorme.

Quand j'y songe aujourd'hui, je ne me rappelle pas si elle était en colère contre moi, qui, en mangeant toutes les clémentines, m'étais infligé une urticaire allergique. Ce qui est resté gravé dans ma mémoire, c'est ce goût, cette douceur en bouche qui m'avait submergée. Rien de ce que j'avais pu avaler jusque-là ne m'avait transformée de la sorte, il me semble, même si je n'en suis pas certaine. Ce n'est qu'un souvenir, la première chose qui me revient quand je tente de réfléchir à tout ça. Or je sais que les souvenirs ne sont pas fiables. Ils ne dépendent que de vous, de simples traces dans la mémoire, des éclats de lumière et des échos qui s'étirent à travers le temps, des images et des scènes qui se déforment chaque fois que vous les convoquez.



La grande table blanche a beau être faite pour recevoir toute une famille, des dîners avec de nombreux invités, j'y suis assise seule, le plus souvent. C'est le genre de table qu'on place dans une salle à manger, mais nous n'en avons pas dans mon enfance, et je n'en ai toujours pas. Elle trône dans mon salon, entourée des huit chaises assorties, comme à l'époque. Deux sont cassées, et il y a une marque sur la table, preuve qu'un objet lourd est tombé dessus un jour, mais à part ça, elle est dans le même état qu'autrefois, quand j'étais petite.

Ma mère se l'était appropriée en quittant mon père, peu après ma naissance. Le meuble était installé sous la fenêtre dans notre sombre et étroite cuisine, et c'est là que je prenais tous les jours mon petit déjeuner. Sur le mur blanc au-dessus, ma mère avait accroché une grande illustration représentant des légumes posés sur une table baignée de lumière. Avec leurs contours nets, ils étaient si beaux, semblaient si réels. Des courges de toutes sortes, je me souviens, ainsi que des salsifis noirs et des betteraves, et un généreux

chou luisant aux feuilles sillonnées de veines qui ressemblaient à celles qui apparaissaient sous ma peau.

L'autre mur était nu, avec la fenêtre au milieu, et à travers le store à moitié fermé, j'apercevais la rue, l'aire de jeux, les voitures et les immeubles en béton rugueux, tous de cette même teinte de gris qui scintillait quand le soleil les éclairait. Je voyais les arbustes épineux à travers la fenêtre, il me suffisait d'y penser pour sentir l'acidité de leurs feuilles sur ma langue. Ma grand-mère m'avait appris qu'on pouvait les cueillir et les mâcher. C'est elle qui avait attiré mon attention sur le cerfeuil qui poussait à foison derrière notre immeuble, et dont le goût de réglisse m'évoquait les emballages de chewing-gum que je ramassais souvent par terre pour sentir leur parfum. Mamie m'avait indiqué où trouver des églantiers et des pommiers aux petits fruits durs, vestiges de l'époque où le terrain n'était pas encore construit. Elle pointait du doigt les orties blanches qui émergeaient à travers les fentes dans le bitume, et me montrait comment retirer la fleur et aspirer le nectar. Il arrivait que la plante soit couverte de poussière à cause des voitures qui passaient à côté, mais les fleurs semblaient toujours intactes, protégées par les feuilles.

Si des arbustes épineux avaient été plantés devant nos fenêtres, c'était sans doute pour empêcher les cambriolages. Les rumeurs disaient que les appartements du rez-de-chaussée, comme le nôtre, disposeraient un jour de terrasses, et nous en rêvions, je crois, d'avoir notre propre espace extérieur. En même temps, il était peu probable que ce projet devienne réalité, et l'idée de m'installer dehors

plutôt que dans mon coin de la cuisine, où j'étais à l'abri tout en pouvant surveiller ce qui se passait à l'extérieur, me semblait un peu inquiétante.

Le matin, je voyais surtout les gens qui allaient à l'école ou au travail. Les nounous qui menaient en file indienne des enfants agrippés à une corde, les mères et les pères qui travaillaient à l'usine en bas de chez nous ou dans un bureau en centre-ville. Quelques travailleurs de nuit qui rentraient chez eux. Je me souviens que, au petit déjeuner, je mangeais des tranches de pain polaire avec de la margarine allégée ou du pain de seigle aux notes acidulées qu'on appelait *rallarhalvor*. Ma mère, ma grand-mère et mon grand-père m'avaient parlé des *rallarna*, les poseurs de rails à l'époque de la construction du chemin de fer, leur pain noir était si dur qu'on en avait vite le palais écorché. Je buvais mon lait lentement et dégustais mes tartines à petites bouchées, comme je l'avais décidé par avance. Les marques de mes dents de lait dans le pain, je m'imaginais qu'elles formaient des arcades.

À la maison, nous avions toujours de la margarine allégée parce que le beurre, ce n'était pas bien, ma mère n'aimait pas ça, et moi non plus. Elle me parlait souvent des aliments qu'elle n'aimait pas, ce qu'elle n'arrivait pas à avaler quand elle était petite, de ces odeurs qu'elle ne supportait toujours pas, ces plats du sud du pays où elle avait grandi, bien gras pour les gens qui trimaient toute la journée dans les fermes. Une cuisine restée une habitude, même dans les familles où ce n'était plus le cas, parce que la plupart des

gens trouvaient ça bon, le lard dégoulinant de graisse, le poisson pané dont les arêtes chatouillaient la gorge, parce qu'il était difficile de les retirer toutes, la purée de pommes de terre nappée de beurre fondu, sans oublier la gourmandise, comme elle disait : une tranche de pain avec un épais morceau de saindoux grillé.

Moi non plus, je n'aimais pas la cuisine grasse. J'avais des haut-le-cœur rien qu'à l'écouter raconter ce qu'on lui servait quand elle était petite. J'avais horreur de la crème fraîche, du beurre et de la viande, je ne buvais que du lait écrémé, ce lait aux reflets bleuâtres à la surface, qui contient très peu de gras et ne laisse aucune marque sur le verre. Chaque matin, je buvais un verre de lait écrémé et, tandis que je l'avalais avec mon petit déjeuner, je regardais l'emballage. Au début, je ne faisais que fixer les lettres noires alignées sur la brique cirée, le même genre de motifs que je voyais sur les boîtes de thé dans ma chambre, mais petit à petit, à force de les remarquer un peu partout, j'ai commencé à tenter de les déchiffrer : F, L, M, P, ce jeu plaisait à ma mère qui m'expliquait le son que les lettres produisaient seules ou associées à d'autres.

Je lisais ce qui était écrit sur le sachet de pain, sur la boîte de margarine et sur le journal qu'elle ouvrait souvent devant elle, et qui laissait des marques noires sur la table qu'elle devait ensuite nettoyer. Elle avait l'air contente de m'aider, je l'entendais raconter à notre entourage que j'étais en train d'apprendre à lire, et un beau jour, quand elle a posé la brique de lait devant moi, tout m'a semblé évident. J'avais sous les yeux un petit texte sur le travail des producteurs



de lait, grâce au lait que leurs vaches leur donnaient, ils faisaient de la crème fraîche et du beurre, et les animaux entretenaient les terres en pâturant dans leurs prés. Je n'y avais jamais pensé, j'avais déjà vu des prés, je savais ce que c'était, mais je n'avais jamais songé qu'il fallait faire quelque chose pour les entretenir.

La margarine, je la voulais sur le revers sombre et lisse du pain polaire, où on pouvait l'étaler en couche bien fine, et puis cette face avait le goût particulier de la cuisson au four, et il y restait un peu de farine contrastant avec la matière grasse. Quand j'en mangeais sans rien, je tenais le petit pain plat et rond des deux mains et prenais de grandes bouchées, à la manière d'un enfant pauvre. D'un enfant affamé à qui l'on donne un quignon, comme on en voyait dans les contes ou à la télévision.

Un matin, lorsque je suis entrée dans la cuisine, ma mère m'a dit qu'il n'y avait ni lait ni pain. Plus rien. J'ignore pourquoi, peut-être qu'elle avait oublié d'en acheter, qu'elle n'avait pas eu le temps de faire des courses en rentrant tard du travail, mais cette idée m'a effrayée. Dire que le schéma pouvait se rompre aussi facilement. Il était déjà arrivé que le lait tourne dans le réfrigérateur, qu'apparaissent des grumeaux tremblotant comme de la gelée à la surface quand on versait le liquide, et j'avais constaté que le pain pouvait moisir dans son sachet, pas le pain noir, mais le blanc qui finissait par se couvrir de spores vert pâle qui empestaient tellement que, après l'avoir jeté, je crachais plusieurs fois dans le sac-poubelle.